

La vie malheureuse de Leopold Z. Bloom

Jean-François Chassay

Volume 40, numéro 4 (238), août 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60677ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chassay, J.-F. (1998). La vie malheureuse de Leopold Z. Bloom. *Liberté*, 40(4), 47–53.

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

**LA VIE MALHEUREUSE
DE LEOPOLD Z. BLOOM**

Dès le moment de sa naissance en Suisse, en 1941, n'importe qui aurait pu comprendre que la vie de Léopold Bloom serait une longue tragédie. Pire encore: une tragédie sans tragique, parce que l'époque contemporaine ne s'y prête plus. Dans le monde postmoderne qui est le nôtre, toute tentative pour évoquer la tragique destinée humaine ne peut que se traduire par le ridicule, le risible, l'insignifiant. C'est justement pour éviter l'oubli auquel conduit une vie banale comme celle de Bloom que nous tenions, nous qui l'avons bien connu, à relater les faits les plus marquants de son existence. Simplement, sobrement, sans chercher à interpréter. Car interpréter, c'est déjà mentir. C'est se plier aux rites de la fiction. Or la profonde Vérité qui s'inscrit dans l'épaisseur de cette vie pathétique mérite mieux.

Le jour même de la venue à la vie de Leopold, le père de celui-ci poussait son dernier soupir, terrassé par un ulcère duodénal perforé qui le taraudait depuis longtemps. Nous étions le 13 janvier 1941. La guerre ne faisait que commencer. Hitler donnait encore l'impression de pouvoir faire de la planète son empire. Goering était de plus en plus gros et de plus en plus hilare. Les forces de la liberté souffraient et la mère de Leopold était seule

avec son bébé. Elle resta en Suisse jusqu'à la toute fin du conflit, se terrant dans les montagnes neutres jusqu'à ce que Hiroshima et Nagasaki soient dévastés. Puis elle qui était craintive de nature se dit qu'elle pouvait peut-être enfin retourner dans son Eire natale, l'Irlande qui occupait tous ses rêves depuis maintenant près de cinq ans. Elle retrouva Dublin les yeux embués de larmes.

Le séjour de Leopold en Suisse avant d'arriver en Irlande aurait pu lui être bénéfique. Las, comme toujours dans sa vie, les événements se retournèrent contre lui. Ayant appris très jeune l'italien et le français au contact de ses petits camarades de jeu, possédant l'anglais à merveille grâce à la saine éducation de sa mère, il aurait pu devenir un remarquable polyglotte. En lieu et place de quoi, il passa sa vie à mêler les langues et à être incompréhensible aux yeux (et surtout aux oreilles) du plus grand nombre. Seul un de ses amis, Charles Finnegan, parvint toujours à saisir la moindre nuance de ce qu'il voulait dire. Même que celui-ci me disait souvent : « Tu sais, Stephen, il n'y a que toi et moi pour comprendre toute la profondeur de son babil. » Mais il exagérait : j'en perdais souvent de grands bouts.

À l'école, mis à part sa façon bizarre de parler, il passa presque toujours inaperçu, sauf lorsque sa mère le forçait à porter sa ridicule casquette. À force de s'appliquer — car c'était un jeune homme fort studieux —, il se maintint toujours dans la moyenne, parvenant même une fois à remporter un prix en histoire naturelle. Il faisait la fierté de sa mère qui ne voyait pas sa banalité. Elle le trouvait génial, même quand il disait des choses comme « Domani, I will take un bain » en croyant parler l'allemand (quand il était fatigué, il croyait même parfois parler une autre langue que celle qu'il connaissait).

Sa mère le poussa à faire sa médecine, croyant dans sa bonne étoile. Il se loua une chambre. Quand il vit le programme de cours, cela lui donna le tournis. Déjà, la

simple liste des matières à étudier le rendait malade. Il s'appliqua pourtant, comme toujours. Il lui semblait ne rien comprendre. Pour lui épargner de la dépense, sa mère lui envoyait chaque semaine un gros plat tupperware avec du bon *stew* irlandais qu'il dévorait avec plaisir.

À force de sueur et d'effort, il fut médecin. Il se trouva une pratique dans un petit bled perdu, conscient qu'il n'avait pas les manières pour exercer dans une grande ville. L'imagine-t-on à Dublin? Non. Un appel téléphonique, un jour de l'année 1967, causa sa perte. Il ne le savait pas encore. Il ne le comprendrait que des années plus tard.

C'est l'ami d'un ami qui avait téléphoné. L'ami de l'ami d'un de ses amis venait de se fracturer une jambe en tombant d'un escalier et, comme Leopold Bloom habitait à côté, il avait tout de suite songé à lui. En bon disciple d'Esculape, Leopold se rendit tout de suite chez l'homme en question. La fracture était simple, sans complication d'aucune sorte. Leopold n'eût osé en souhaiter de plus facile. En travaillant, il eut le loisir de regarder la fille du propriétaire de la maison, qui lui fit beaucoup d'effet. Elle se nommait Molly. Molly Rouault. C'était une Franco-Irlandaise. Ou, plus précisément, une Normando-Irlandaise. Elle représentait l'antithèse de Leopold. Elle n'avait que 17 ans, mâchait de la gomme baloune avec une moue boudeuse, portait des pantalons rayés qui couvraient le spectre de l'arc-en-ciel et un tee-shirt blanc sur lequel on pouvait lire «Make Fuckin' Love Not War». Manifestement, elle ne connaissait pas l'existence du soutien-gorge.

Une fois le pansement fait, le médecin fut invité, par M. Rouault lui-même, à manger un morceau pendant qu'il se reposait. Ma fille vous servira, dit-il. Celle-ci leva les yeux au ciel en avalant sa gomme (baloune).

Elle lui fit une salade de pissenlits. Pendant qu'il mangeait, elle alluma un joint. On parla d'abord du

malade («me fait chier l'vieux con»). Mlle Rouault ne s'amusait guère à la campagne («le trou de cul de l'univers») et rêvait d'y échapper. Alors, Leopold trouva en lui la force de faire la seule chose impulsive de toute sa vie: il lui demanda de l'épouser. En tirant sur son joint, elle lui fit remarquer qu'il cachait bien son jeu: on n'aurait jamais pensé qu'il était stone. Mais il ne l'était pas. Il lui affirma qu'il déménagerait dans une ville plus intéressante, qu'il deviendrait riche, qu'elle pourrait faire ce qu'elle voudrait. Elle jouait de la guitare électrique, mais son matériel était pourri. Elle rêvait de fonder un groupe. Soudain, tout devenait possible. Elle accepta. Le père de Molly fut estomaqué, la mère de Leopold scandalisée. Rien ne l'arrêta. Il l'aimait et se sentait prêt à tout lui passer. Il ne savait pas jusqu'où cela le mènerait. Jusqu'en enfer.

*

En 1968, peu de temps après son mariage, Molly fonda le groupe de rockeuses dont elle rêvait, qui se nommait les Baiseuses. Dans la foulée des événements sociaux et politiques qui se déroulaient en 1968, un peu partout à travers le monde, elles firent de la musique violente, dure, très loin des sirupeuses niaiseries de la mouvance hippie américaine. Bardée de cuir, Molly Bloom était la chanteuse des Baiseuses, éructait des vers violents, obscènes jusqu'à l'érection, appels à la débauche, au sexe, à la révolte. Un groupe de femmes de ce type arrivait trop tôt. Quelques années plus tard, lors des premiers succès de Suzi Quatro, Molly vivrait une réelle frustration, pour ne pas dire une totale jalousie.

Les Baiseuses firent deux disques en trois ans, eurent même un certain succès. Leopold ne savait trop comment réagir. Il se contentait de soigner les malades et profitait parfois de l'excessif goût de sa femme pour le sexe, lorsque celle-ci était à la maison et qu'elle n'avait per-

sonne d'autre à se mettre sous la dent.

Après trois ans, les dissensions internes dans le groupe devinrent intolérables, alimentées notamment par le harcèlement de la police qui les soupçonnait d'être liées à des groupes terroristes. Bizarrement, tout cela ne fit pas de tort à Leopold, sa clientèle de vieux arthritiques continuant d'augmenter, comme si ses malades ne pouvaient imaginer qu'un homme aussi effacé soit vraiment l'époux de cette chanteuse sulfureuse. Le groupe éclata. Molly tenta d'en former un autre, sans succès. Elle enregistra un album solo en 1973 qui se révéla un bide total (qui se souvient de «Faire éclater la terre avec son corps» de Molly Bloom?). Sa carrière se termina à ce moment, alors même qu'elle se retrouvait enceinte. Après avoir accouché d'une petite fille dont la bonne s'occupa, elle ne toucha plus une guitare. Étendue sur son lit la majeure partie de la journée, elle écoutait la télé et recevait ses amants. Leopold ne voyait rien ou ne voulait rien voir.

Les choses auraient pu continuer ainsi longtemps, Leopold Bloom rencontrant ses malades, la bonne s'occupant de la petite Berthe et Molly Bloom-Rouault recevant ses amants. Mais un jour, elle connut Buck Mulligan. Mulligan ne fut pas un amant comme les autres: elle tomba vraiment amoureuse de lui. Mais l'inverse n'était pas vrai, au grand dam de l'ex-chanteuse, qui s'accrochait désespérément à lui. Il finit par se lasser et l'abandonna. Alors les écluses s'ouvrirent, si je puis m'exprimer ainsi. Pour oublier, Molly désirait des sensations fortes, les plus fortes possibles. C'est alors qu'elle fit la rencontre du couple maudit, James et Nora (par respect pour leurs enfants encore vivants, nous taïrons leur nom de famille).

James et Nora étaient la perversion incarnée. C'est justement ce dont Molly avait besoin. Leopold, dans sa candeur, ne voyait toujours rien. Ils faisaient l'amour à trois, poussant très loin notamment les jeux sado-

masochistes. Ils prirent beaucoup de drogues, de toutes sortes, puis en firent le racket. Ils finirent par assassiner un homme qui risquait, selon eux, de les dénoncer. À partir de là, la machine, emballée, ne pouvait plus s'arrêter. James et Nora comprirent, à un certain moment, que l'étau se resserrait sur eux. Pervers jusqu'au bout, ils s'enfuirent, reportant tout sur les frères épaules de cette pauvre et innocente (enfin, à sa façon) Molly Bloom.

Lorsque celle-ci comprit qu'on l'avait lâchée, il était déjà trop tard pour réagir. Nul doute à avoir, nulle échappatoire possible: la prison l'attendait pour de nombreuses, très nombreuses et interminables années. Soudain, sa vie défila devant elle, en particulier les années à hurler sur scène, symboles de la plus totale liberté à ses yeux. Elle s'imagina enfermée dans une cellule pendant des années, seule, sans amant. Cette vision lui fut intolérable. Elle préféra se suicider. Nous étions alors le 16 juin 1984. Lorsque Leopold rentra, le soir, il vit bien qu'une activité particulière régnait autour de sa maison. Il sut qu'un malheur était arrivé. Le choc de la mort de sa tendre épouse fut double, puisqu'il ne tarda pas à dépérir. Il mélangea les langues de plus en plus. Sa mort survint un an, jour pour jour, après celle de sa femme.

La vie de Leopold Bloom apparaît donc un triste échec, l'ennui étale d'une existence platement bourgeoise au cours de laquelle un homme honnête vit la catastrophe fondre sur lui. Cette histoire est bien triste, mais elle aura peut-être une suite heureuse. La pauvre petite Berthe, en effet, élevée par sa grand-mère, se révéla rapidement une enfant déterminée et très intelligente, pondérée comme son père mais énergique comme sa mère. Elle a hérité de son père le don des langues, mais elle ne mêle rien, contrairement à son géniteur. C'est une excellente musicienne, dotée d'une forte personnalité comme sa mère, avec en plus une tête sur les épaules. Née en 1973, Berthe a été systématiquement première de

classe. Elle a reçu plus de bourses que quiconque de sa génération dans toute l'Irlande. Curieuse, attirée par tout, elle s'est tournée vers les études littéraires. À 25 ans à peine, elle termine actuellement à Stanford une thèse en littérature comparée. Tous prédisent à Berthe Bloom-Rouault une brillante carrière.